Ciel et enfer ?

CDER
Saint-Julien, 20.09.18

Ciel et enfer ? Cela peut paraître une drôle question, ou tout au moins une question très marginale pour beaucoup de personnes et à fortiori des jeunes qui se définissent comme chrétiens. Toutes les enquêtes et sondages manifestent qu'une proportion significative de ces derniers ne croit pas à quelque forme de vie après la mort. Et certains se sentent plus attirés par les idées orientales de réincarnation, idées relues à l'occidentale...

Mais il est un fait que la question est très présente chez les personnes qui se définissent comme musulmanes et croyantes, et entre autres chez les jeunes. De ce fait, les jeunes chrétiens, tout comme ceux qui ne se définissent ni comme chrétiens ni comme musulmans, sont affrontés à cette question par la rencontre avec les autres. Il ne suffit pas alors d'écarter la question avec un geste de mépris ou se supériorité, ce qui empêche toute rencontre vraie, tout dialogue.

Dès lors, comment est-ce que moi je me situe comme croyant catholique et comme théologien par rapport à cette thématique ? Je précise immédiatement qu'il n'y a pas dans l'Église un avis unanime sur cette question. Je ne prétends donc pas parler au nom de toute l'Église et de sa doctrine. Ma position est certainement très minoritaire sur ce sujet. Mais peut-être qu'elle peut donner à penser.

1. Ciel et résurrection des morts

Le credo, expression de la foi de l'Église, récité lors de la messe le dimanche, existe sous deux formulations. Le texte le plus ancien, dit le Symbole des Apôtres date sans doute pour l'essentiel du 2e s., et dans sa finale il déclare : « Je crois à la résurrection de la chair ». Le symbole de Nicée-Constantinople date pour l'essentiel du 4e s., complété au 5e., et il déclare : « Je crois en la résurrection des morts ». Pourquoi cette formule qui nous est un peu difficile « résurrection de la chair » ? Il s'agit en fait d'une réaction critique aux tendances gnostiques pour lesquelles la résurrection ne concerne que l'âme enfin libérée du corps comme prison. La formule dit donc que nous croyons d'abord que l'homme corporel et spirituel est l'être voulu par Dieu, que le corps n'est pas négatif, qu'il est au contraire expression de la présence au monde et aux autres ; la formule dit ensuite que la résurrection concerne tout l'homme corps et esprit. L'expression de la résurrection des morts est certainement plus parlante aujourd'hui. Je crois en la résurrection de tout l'homme. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Je crois que l'être humain est un composé indissoluble de corps et d'esprit, ou que c'est un corps à dimension spirituelle. Je crois que cet être particulier est le produit de l'évolution, et je crois que c'est cet être corporel et spirituel que Dieu aime. Je ne crois pas qu'il y a en l'être humain une âme immortelle par nature qui, lors de la mort, subsisterait en attente de la résurrection des corps (ce qui est la doctrine traditionnelle de l'Église). Une conception unitaire de l'être humain correspond mieux à l'anthropologie

contemporaine. C'est d'abord une question philosophique et non une question théologique.

La mort de l'être humain est la mort de la totalité de son être : il n'y a pas un quelque chose qui subsisterait (sauf la mémoire qu'on peut faire de lui). Qu'en est-il alors de la résurrection ? Je crois que la résurrection est un pur don gratuit de Dieu, don de la fidélité de son amour qui va au-delà même de la mort.

Saint Paul suggère quelque chose qui va dans ce sens-là : « Mais, dira-t-on, comment les mort ressuscitent-ils ? Avec quel corps reviennent-ils ? Toi, ce que tu sèmes ne prend vie qu'à condition de mourir. Et ce que tu sèmes n'est pas la plante qui doit naître, mais un grain nu de blé ou d'autre chose. Puis Dieu lui donne corps, comme il le veut. [...] Il en est ainsi pour la résurrection des morts : semé corruptible le corps ressuscite incorruptible, [...] il ressuscite corps spirituel » (1 Cor 15,35-44). Ce texte est particulièrement intéressant, mais pour être compris il doit être situé dans son contexte, dans le cadre de la compréhension de la vie rurale de l'époque : on n'a pas les connaissances biologiques d'aujourd'hui ; apparemment, il n'y a pas de continuité entre le grain qui pourrit et la plante : la continuité est comprise comme un acte de Dieu. On est évidemment dans l'ordre de l'image, pas de l'explication. À ceux qui s'interroge sur le comment de la résurrection, Paul répond que c'est une mauvaise question, car dit-il nous ne savons pas. Il parle d'un corps spirituel, mais on ne sait pas ce qu'est ce corps spirituel, si ce n'est qu'il est autre et qu'il participe de quelque manière à la vie de Dieu. Il n'est pas question pour Paul d'une âme qui ferait d'une certaine manière le lien ou le joint entre la vie terrestre et la vie céleste. Cette vie est un don purement gratuit de Dieu.

Nous n'avons donc aucune preuve possible d'une vie après la mort. Parce que nous croyons, selon le témoignage des Apôtres, que Jésus est ressuscité des morts, nous espérons dans la foi qu'il nous ressuscitera aussi.

Quant à la résurrection de Jésus, fondement de notre espérance en la résurrection des morts, il faut être prudent dans la lecture que nous faisons des récits des apparitions. Trois remarques.

L'évangile de Marc est le plus ancien. Selon les meilleurs manuscrits et les manuscrits les plus anciens, l'évangile se terminait par la visite des femmes au tombeau, où un ange leur annonce que Jésus est ressuscité, et il les envoie en faire l'annonce à Pierre. Et le texte dit qu'elles sont prises de frayeur. Il n'y avait donc pas de récit d'apparition de Jésus ressuscité dans la rédaction la plus ancienne de cet évangile.

Dans l'évangile de Jean, Marie de Magdala se rend au tombeau, voit la pierre roulée, n'entre pas, mais va prévenir Pierre et le disciple que Jésus aimait. La tradition identifie souvent ce disciple à l'apôtre Jean. Il est plus probable que pour l'évangéliste il soit l'expression de la communauté chrétienne. Pierre arrive, mais n'entre pas. L'autre disciple entre, il voit et il crut, dit le texte. Il ne voit pas Jésus, mais il comprend le sens des Écritures.

Troisièmement, dans chacun des récits d'apparition, il y a toujours un signe qui nous invite à ne pas matérialiser : Marie de Magdala ne reconnaît pas d'abord Jésus et elle ne peut le toucher ; les disciples d'Emmaüs chez Luc non plus, et l'ensemble des disciples non plus quand Jésus apparaît au bord de la mer. Thomas doute, dit qu'il ne croira pas

s'il ne touche pas Jésus, et quand celui-ci lui apparaît, il ne le touche pas mais il dit sa foi. Jésus mange, mais nulle part il n'est dit qu'il mange avec les disciples, et à Emmaüs au moment où il donne le pain rompu aux disciples, il a disparu. Mais qu'est donc ce corps qu'on ne reconnaît pas, qu'on ne peut toucher, qui passe à travers les murs ? Tout cela nous invite à lire ces récits comme des paraboles pour témoigner de ce que Jésus est vivant, en évitant de les prendre dans leur sens immédiat et purement matériel. Par-là, ces premiers croyants mettent en image leur expérience fondamentale de la présence vivante de Jésus.

Cela renforce ma conviction : je ne sais pas ce qu'est la résurrection des morts, je crois qu'elle est vie véritable. Je ne cherche pas à me la représenter, et je fais confiance à Dieu dans l'espérance.

2. Et l'enfer ?

Toute la tradition parle de l'enfer. Dans les évangiles, Jésus y fait aussi allusion quand il parle du Jugement, au chapitre 25 de Matthieu par exemple, mais aussi dans certaines paraboles : celle du juste qui festoie et du pauvre Lazare, ou la parabole du bon grain et de l'ivraie qui se conclut par ces mots terribles : « De même que l'on ramasse l'ivraie pour la brûler au feu, ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges ; ils ramasseront, pour les mettre hors de son royaume, toutes les causes de chute et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu ; là seront pleurs et grincement de dents » (Mt 13,40-43).

L'idée de l'enfer gêne aujourd'hui. N'y a-t-il pas contradictions en un Dieu de miséricorde et de bonté avec une telle sévérité, une telle cruauté ? Et quel que soit le mal commis au cours de la vie, fût-ce à l'extrême celui de Hitler, n'y a-t-il pas disproportion entre ce mal d'un temps et l'éternité d'un châtiment de souffrances constantes ? Faut-il prendre au pied de la lettre les paroles citées de Jésus ? Le fait que le plus souvent elles interviennent dans des paraboles, en faisant appel aux images courantes de son temps, peut davantage être interprété comme une façon de souligner l'urgence de la conversion, qui est éthiquement et spirituellement une question de vie ou de mort.

L'Église catholique n'a pas hésité à certaines époques à envoyer beaucoup de monde en enfer. Le texte officiel le plus caractéristique et brutal est celui du Concile de Florence en 1442 : « La Sainte Église romaine croit fermement, professe et prêche qu'aucun de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église catholique, non seulement les païens, mais encore juifs ou hérétiques et schismatiques ne peuvent devenir participants à la vie éternelle, mais iront "dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges" (Mt 25,41), à moins qu'avant la fin de leur vie ils ne lui aient été agrégés. » (Décret du Concile général de Florence – DzH 1351)

Si on ajoute à tous ceux-là tous ceux qui meurent en état de péché mortel selon la théologie du temps, comme ceux qui n'ont pas été à la messe le dernier dimanche, il ne devrait pas y avoir beaucoup de monde au paradis ! On peut remarquer que canoniquement ce concile a la même autorité que Vatican II. Or Vatican II a clairement

ouvert les perspectives universelles du salut. Mais cela ne supprime pas la question de l'enfer.

Dans la tradition ancienne de l'Église, certains ont aussi ressenti une certaine gêne par rapport à une doctrine qui semble contredire la miséricorde de Dieu. Il y a eu à l'époque des pères de l'Église une tendance minoritaire, dont le plus grand représentant est Origène, disant qu'après un temps de purification, toute la création participera au salut. Même les démons se convertiront écrivait-il. Selon le grand théologien suisse, Hans Urs von Balthazar, fait cardinal, il y a bien un enfer, mais il n'y a personne dedans…

Comment est-ce que je me situe par rapport à cette question ? Si on accepte l'idée que l'être humain est un corps marqué par une dimension spirituelle qui lui est essentielle, corps et esprit tout un, et que cet être humain est radicalement mortel ; si on croit que la résurrection est un pur don gratuit de Dieu, on peut penser que ce don est seulement offert aux justes, à condition évidemment de ne pas prendre ce mot en un sens étroit et en soulignant l'immense miséricorde de Dieu. On pourrait penser alors que certains, mais ce n'est en tout cas pas à nous de juger, qui auraient fondamentalement choisi le mal ne seraient pas sortis par Dieu de l'anéantissement que constitue la mort. On sait qu'Israël a longtemps résisté à l'idée d'une vie véritable au-delà de la mort, et à l'époque de Jésus, les sadducéens qui étaient des traditionalistes plus ou moins intégristes restaient fidèles à cette tradition excluant la résurrection. Les évangiles en témoignent. L'espoir d'une résurrection des morts est né à l'époque violente des Maccabées, au 2e s. av. Jésus Christ. Naît alors la conviction de foi que le Dieu fidèle ne peut abandonner définitivement les justes morts martyrs et qu'il les ressuscitera (la même chose s'exprime dans le livre de Daniel qui est de la même époque). Or il y a une expression très parlante dans le 2e livre des Maccabées. Sur le point de mourir un des sept frères torturés déclare : « Mieux vaut mourir de la main des hommes en attendant, selon les promesses faites par Dieu, d'être ressuscité par lui, car pour toi il n'y aura pas de résurrection à la vie » (2 M 7,34). Le persécuteur disparaîtra définitivement dans la mort.

Un ami théologien, décédé maintenant, s'était demandé s'il peut y avoir plénitude de vie et de bonheur sans réconciliation. Ne pourrait-on penser que Dieu puisse offrir aux plus grands malfaiteurs une occasion de prendre conscience de tout le mal qu'ils ont fait, de s'en repentir sincèrement et de demander pardon à toutes les victimes ? Peut-être.

Quoi qu'il en soit, l'espérance chrétienne est une espérance positive : elle est confiance en Dieu pour la vie. Elle ne peut prendre le point de vue de Dieu pour condamner définitivement qui que ce soit. Trop d'œuvres médiévales, peinture et littérature, ont placé en enfer les gens avec lesquels on n'était pas d'accord, y compris évêques ou papes. Je pense qu'il faut valoriser l'aspect positif de l'espérance.

Mais en même temps, reste une question. Si finalement, Dieu accueille tout le monde, quelle importance cela a-t-il encore de condamner le mal ? Autant profiter maintenant au maximum de la vie, sans trop se soucier des autres. Combien de cris dans les psaumes ou chez les prophètes accusent plus ou moins directement Dieu d'être indifférent à la scandaleuse réussite des méchants ? De fait, Dieu n'intervient pas pour rétablir l'équilibre en faveur de la justice. Nous sommes fondamentalement renvoyés à la conscience humaine : il faut faire le bien, parce que c'est le bien, et non par peur ou

sous la menace de châtiments éternels. Ici aussi l'Église, à une certaine époque, a trop développé une pastorale de la peur. Sans doute, et heureusement, cela ne joue plus ainsi aujourd'hui : nous sommes renvoyés à notre libre responsabilité.